

# LE CHAPELET DE LA SORCIÈRE

Notre voisine aimait les objets étranges. C'était ce que maman appelait « sa lubie ». Elle collectionnait tout et n'importe quoi, pourvu que ça sorte de l'ordinaire. Madame Peacock, elle-même, d'ailleurs, sortait de l'ordinaire. Elle avait une jambe de bois, un dentier dont la moitié des dents étaient dorées, des lunettes aussi épaisses que des culs de bouteilles qui donnaient à ses yeux l'aspect de deux bocal à poissons et ses cheveux blancs et bouclés étaient toujours dans un état lamentable : décoiffés comme s'il y avait eu une tempête, mais gras comme si elle les avait lavés à l'huile de friture.

Non, vraiment, rien n'aurait pu nous attirer chez cette vieille dame loufoque et un peu effrayante. Rien, sauf sa mort. Maman l'avait appris par Monsieur Couraud, du bout de la rue. On avait retrouvé Omphaline Peacock, deux jours plus tôt, sans vie, allongée au milieu de son salon à la décoration si particulière. Ma mère racontait à qui voulait l'entendre que personne ne savait de quoi elle était décédée, mais qu'on avait découvert chez elle, des tas de lettres ainsi que de recettes aux ingrédients étranges. Elle concluait en disant qu'elle avait toujours pensé que c'était une envoûteuse, mais que maintenant elle en était sûre.

Ce jour-là, je devais rejoindre mon copain Jonathan, pour jouer une partie de Call of Duty. Comme chaque fois, nous bavardions tout en évinçant les ennemis virtuels. C'est ainsi que je lui annonçais la mort de ma sorcière de voisine et les certitudes de ma mère. Il n'en fallut pas plus pour éveiller l'intérêt de mon ami, du haut de ses neuf ans. Il mit le jeu en pause et m'invectiva à lui donner plus de détails.

- Bah ! Je ne sais pas moi, tu veux savoir quoi ? Elle était bizarre, elle faisait peur. Elle avait des drôles de trucs plein sa maison, ça foutait la trouille. Je ne suis jamais rentré, mais maman m'a raconté.

- On y va, dit mon ami en me tirant par la manche.

- Où ça ?, m'inquiétai-je, sentant confusément que John allait m'entraîner dans une aventure qui ne me plairait pas forcément.

- Viens, je te dis. On va chez la vieille. Elle est morte, elle ne pourra rien nous faire, conclut-il en riant. Ça sera marrant !

J'hésitais encore un peu, puis me laissait convaincre. J'avais, moi aussi, très envie de voir ce que contenait la maison. Ainsi, par ce beau mercredi après-midi d'automne, John et moi allâmes visiter le 74, Passage Saint-Pierre. John n'habitait qu'à 300 mètres de chez moi. Le trajet ne nous prit que quelques minutes, en comptant le détour pour aller chercher Quentin et Claude, nos deux copains qui vivaient au bout de la rue. Alors que nous marchions en parlant et en riant bruyamment, John nous arrêta brusquement.

- Stop, les gars ! Chut !, s'exclama-t-il, les bras en croix pour nous stopper.
- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?, osa murmurer Claude.
- On y est.

Le ton de John était mystérieux, inquiétant et plein d'emphase. Je le soupçonnais d'en rajouter pour l'effet dramatique, mais surtout d'avoir un peu peur. Il se retourna vers moi et me demanda comment nous allions entrer sans être vus. Je lui rapportais que Madame Peacock ne verrouillait jamais la porte arrière de la demeure, pour que son chat puisse aller et venir, comme elle le lui avait appris. Je me souviens que ça avait estomaqué mes parents qui ne juraient que par la triple vérification systématique des serrures, six fois par jour. Nous décidâmes donc de contourner le bâtiment et d'entrer par-derrière.

John ouvrit en retenant son souffle, comme s'il avait peur qu'un gaz mortel s'échappe de la maison. Il se glissa à l'intérieur le premier, suivi par les jumeaux et je fermais la marche. À peine avions-nous franchi le seuil que nous fûmes assaillis par les bibelots. Il y en avait partout, de toutes sortes, dans tous les buffets, sur tous les meubles et même sur le sol. Poupées aux allures étranges, jouets anciens, globes terrestres sur pied, mugs, tasses, des dizaines d'ustensiles de cuisine et de vaisselle éclectiques, dépareillés, colorés et bariolés, s'entassaient dans les placards et sur les tables. Quel que soit l'endroit où nos regards se posaient, nous trouvions de nouveaux objets à l'apparence saugrenue, invraisemblable, loufoque ou biscornue. Nous parcourions toutes les pièces, ouvrons tous les meubles, les commodes et les armoires, les coffres, rien ne passait au travers de notre inspection minutieuse. Parfois, un cri, immédiatement suivi d'un fou rire, nous échappait en tombant sur un bibelot plus effrayant ou plus étrange que le reste. À l'étage, le même entassement de bricoles et de babioles. Dans l'une des chambres, nous eûmes de la peine à distinguer le lit, tant il était recouvert de draps décorés et de serviettes de toilettes brodées aux motifs pittoresques ou chamarrés. Dans la suivante, c'était une collection entière de petits oursons en tous genres et de toutes matières : bois, pierre, argile, tissu, peluche, il y en avait partout.

Enfin, nous arrivâmes au grenier. La présence écrasante de la charpente, la chaleur étouffante malgré la douceur automnale, les toiles d'araignées gigantesques, la poussière visible sur le sol comme dans les rares rais de lumière que laissaient filtrer les défauts du toit, tout contribuait à ce soudain sentiment d'oppression que nous ressentîmes tous.

En plein milieu du mur de pignon le plus éloigné de nous se trouvait une table recouverte d'un drap sombre. Sur le tissu, nous vîmes une nouvelle collection d'objets, mais ces derniers ne ressemblaient en rien à tout ce que nous avons observé depuis le début de notre visite. Plus de couleurs, tout était foncé, noir ou opaque, quelques rares taches de lumière provenant du toit éclairaient l'ensemble d'une lueur blafarde. Nous commençâmes à détailler ce que, très vite, John

appela « L'autel ». Des pages de vieux manuscrits, un miroir, des bocaux dont le contenu semblait s'être évaporé, des petits vases vides. Nous touchions à tout, étudiant, cataloguant, tentant de comprendre l'utilité de telle ou telle chose. Finalement, John arriva à la conclusion que ma mère avait raison : Madame Peacock était forcément une sorcière. Soudain, un bruit nous parvint du rez-de-chaussée. Nous sursautâmes tous. John nous fit signe de nous taire et nous déguerpîmes en toute hâte, aussi discrètement que possible, sans rencontrer personne. Nous rentrâmes aussitôt, essoufflés par notre course autant que par notre frayeur.

Une fois tous installés dans ma chambre, je proposais une partie de Mario Kart Wii, mais mes amis n'affichèrent aucun enthousiasme à cette idée. Au lieu de cela, nous nous assîmes tous en cercle sur le tapis décoré aux motifs de Toy Story. John sortit quelque chose de son sweat et le posa au sol.

- J'ai piqué ça chez la vieille tout à l'heure. Je suis sûr que ça lui sert à faire des incantations ou un truc du genre.

Le débat fut ouvert. Chacun d'entre nous prit l'objet dans ses mains, le soupesa, l'examina et y alla de son avis. Il s'agissait d'un socle en bois clair, long d'une vingtaine de centimètres, large de cinq ou six et surmonté de sept demi-cercles en métal sur lesquels étaient enfilés un certain nombre de billes bleues marbrées de blanc : le premier et le plus grand des arceaux en comptait douze, le second, trois ; les suivants en comportaient neuf.

Ce fut Quentin qui lança l'idée qui nous mit d'accord.

- Ça doit être comme le chapelet de ma grand-mère mais version magique ! Ma mamie, elle fait ça : quand elle prie, elle déplace les perles. C'est peut-être la même chose ?

- Ouais ! Tu dois avoir raison ! Mais pourquoi 7 cercles ?

- Bah ! Je ne sais pas. Peut-être un par jour de la semaine ? Y a un sabbat chez les sorcières, comme chez les juifs, non ? J'ai lu ça dans un bouquin de ma sœur. Donc le deuxième doit correspondre à leur jour de repos, quand elles n'ont pas le droit de faire de magie.

- Tu dois avoir raison ! C'est pour ça que le premier a plus de billes, comme ça, elles peuvent en faire plus la veille.

Nous ne savions pas que nous commettions une erreur. Le sabbat des sorcières n'a rien à voir avec le shabbat juif et il n'est en aucun cas question d'un jour de relâche. Pour nos esprits juvéniles, cela semblait pourtant avoir du sens. Nous passâmes une bonne heure à convenir de ce qu'il fallait faire de ce chapelet et nous nous mîmes d'accord pour en profiter à tour de rôle. Je le garderais pendant les deux premiers jours, ensuite ce serait le tour de John puis celui de Quentin et Claude qui le conserveraient trois jours, puisqu'ils étaient deux, et ainsi de suite.

Le soir venu, je quittais la table le plus tôt possible, prétextant être fatigué de ma journée et je me couchais, l'instrument de la sorcière sur les genoux. Je calculais rapidement : si le sabbat tombait un samedi alors nous étions actuellement sur le sixième cercle. Je n'y connaissais rien en sortilèges, mais ce soir-là, assis sur mon lit, je me risquais à prononcer à voix basse d'imaginaires incantations que j'espérais, sinon magiques, au moins efficaces. Je voulais pouvoir lire dans les pensées, car j'avais une récitation de poésie à l'école le lendemain et je ne réussissais pas à la retenir malgré mes

tentatives. Je m'endormais finalement, d'un sommeil lourd et agité. D'obscur et monstrueuses créatures filiformes peuplèrent mes cauchemars et je ne parvins à échapper à leurs griffes acérées qu'au prix d'immenses efforts. Je me réveillai de nombreuses fois, trempé de sueur et apeuré, mais j'évitais d'appeler mes parents. Je ne voulais pas qu'ils me prennent pour un bébé.

Le lendemain matin, j'arrivai en classe, anxieux pour ma récitation, mais ayant déjà presque oublié l'objet subtilisé à la voisine et même notre excursion chez elle. Ce fut Quentin qui me le rappela :

- Dis, tu as apporté le « truc » ?, dit-il en restant le plus mystérieux possible pour ne pas éveiller les soupçons de nos camarades.

- Non, pourquoi ? Je n'allais pas l'amener à l'école, je le garde, je te le donne demain de toute façon.

- Mince, je m'étais dit qu'on aurait pu essayer de faire des formules ou je ne sais pas quoi. Sa déception crevait les yeux.

- Je n'y ai pas pensé, mentis-je en me souvenant de mes propres tentatives de la veille au soir. Dis, ajoutais-je, tu as appris la poésie, toi ?

- Pas toi ?, s'inquiéta-t-il.

- Je n'arrive même pas à retenir le nom de l'auteur. Rimba ? Rambo ? Comment il s'appelle ?

- Arthur Rimbaud. Dommage que tu ne l'aies pas pris, le truc, tu aurais pu lui demander de te faire lire dans les pensées, je te l'aurais soufflé, dit-il en riant.

Pendant la classe, je ne cessais plus de songer au chapelet. J'aurais vraiment voulu que mes incantations fonctionnent ! Je ne me rappelais même pas de la deuxième strophe du poème. J'étais en train de tenter de m'en souvenir quand l'institutrice m'interpella et me dit d'aller au tableau pour ma récitation.

Je m'exécutais, la mort dans l'âme. J'allais avoir zéro c'était sûr !

Je pris une grande inspiration et commençais : « C'est un trou de verdure où chante une rivière, accrochant follement aux herbes des haillons... des haillons... » Soudain j'entendis une voix. Les mots, lointains et comme brouillés, me parurent tout d'abord incompréhensibles. C'était un charabia étrange prononcé d'une voix grave et perturbante. Je ne parvins pas à déceler la provenance des murmures. Ils me semblaient être à la fois devant et derrière moi, dans et hors de mon esprit. Je pris une profonde inspiration, tâchant de me reconcentrer sur ma récitation quand le brouhaha se dissipa subitement. La voix se fit plus distincte et, finalement, je reconnus le poème. J'étais stupéfait ; ça avait marché ! Je continuais ma récitation et obtins un 18 sur 20.

Je n'en revenais pas. Assis à mon bureau je remerciais en silence le ciel et les étoiles, l'univers et les sorcières de m'avoir sorti de ce bourbier. Après le déjeuner, nous retournâmes à nos cahiers de mathématiques. Encore une fois, je fus ébahi par mes résultats, les problèmes n'en étaient plus et les opérations étaient d'une facilité déconcertante. Je rentrais chez moi le soir, heureux de pouvoir rendre fiers mes parents avec mes bonnes notes du jour.

Après le dîner, je regagnais ma chambre et y cherchais l'objet. Je fus pris de panique en constatant que je ne le dénichais nulle part. J'interrogeais mon père dans le couloir puis ma mère dans la cuisine, mais aucun des deux ne savait où il était passé. Ce fut ma sœur qui vint m'expliquer :

- Je l'ai pris, je trouvais ça plus joli sur mon bureau que sous ton lit, dit-elle sans vergogne.

- Maman ! C'est Clara qui m'a pris mon truc !, hurlais-je depuis la chambre de la voleuse. Elle me frappa d'un coup de poing dans l'estomac, mais je continuais à crier jusqu'à ce que ma mère nous rejoigne.

- Vous n'allez pas recommencer ? Clara, lâche ton frère et rends-lui son machin !

- Tiens, grinça-t-elle en m'envoyant l'objet dans la tête. Je l'attrapais au vol et m'enfuis dans ma chambre dont je claquais la porte.

L'incident vite oublié, je cherchais un nouveau vœu à formuler, certain qu'il serait, lui aussi, exaucé. Je repensais à Marion, la plus jolie fille de ma classe et décidais de demander d'être plus beau.

Face au miroir de mon armoire, l'objet dans les mains, je commençais à psalmodier des requêtes en ce sens. Je ne savais pas tellement ce que je faisais, mais j'insistais jusqu'à ce que le sommeil devienne trop dur à combattre.

J'allais me coucher, prenant bien soin de mettre l'artefact dans mon cartable afin de le donner à Quentin, comme nous nous l'étions promis.

Ma nuit fut, de nouveau, agitée des mêmes cauchemars et je commençais à penser que c'était l'objet qui les provoquait. Je me levai un peu en retard, m'habillai à la hâte, me coiffai à peine et ne pris pas le temps de regarder dans le miroir si mes incantations de la veille avaient fonctionné.

- Bonjour, mon chéri !, chantonna ma mère en me voyant descendre dans la cuisine. Tu es beau, ce matin !

Je restais interdit quelques secondes avant de me souvenir qu'elle me disait cela chaque jour. J'avalais mon petit-déjeuner et partais pour l'école.

Je donnais l'objet à Quentin dès que je le rencontrais puis entrais en classe. Marion fit son apparition quelques minutes après moi et me salua. À la récréation du matin, elle vint me voir :

- Tu es très beau, aujourd'hui !, dit-elle en souriant, puis elle m'embrassa sur la joue. Je me sentis rougir subitement. Mes sens me semblèrent prendre feu et je ne sus pas quoi faire pendant quelques instants. Puis je me retournais vers elle et déposais un rapide baiser sur ses lèvres avant de m'en aller, me retenant de courir.

À midi, je tentais vainement de reprendre le chapelet. Quentin voulait le garder, c'était son jour. Je pestais, mais je n'avais pas le choix, un pacte est un pacte. Ensuite viendrait le tour de John, je ne le récupérerai donc que le mercredi suivant. Dans ce laps de temps, je préparai un inventaire des conjurations que je souhaitai entreprendre lorsque l'objet me reviendrait, mais surtout je ne dis pas à mes amis que je pensai qu'il fonctionnait. Je pris soin de cacher ma liste dans un vieux Bescherelle de ma mère, pour que ma sœur ne tombe pas dessus, même par hasard. Les cauchemars ne se reproduisirent pas, ce qui conforta ma théorie à leur sujet.

Enfin, mon jour arriva, John me rendit l'artefact en me confiant sa déception. Il avait essayé plein de choses, mais n'avait jamais eu d'effet, il se demandait si ce n'était pas un simple boulier un peu étrange. Je prétendis que rien n'avait marché pour moi non plus et je partis en classe. J'avais hâte de rentrer chez moi. Marion était absente et je savais quelle serait ma première incantation.

Le soir venu, j'esquivais le repas et m'enfermai afin de réciter mes litanies. Une fois encore, le sommeil me rattrapa et les cauchemars revinrent, plus virulents que la première fois. Les créatures étaient de plus en plus nombreuses et un brouillard dense m'empêchait de les distinguer avant qu'elles ne soient trop proches pour espérer leur échapper. Je hurlais et finis par m'éveiller, secoué par mon père que mes cris avaient réveillé. Je ne pus me rendormir.

À l'école, Marion était de retour et vint aussitôt me voir. Une fois encore, mes prières avaient été exaucées. Le soir même, j'en fis une autre et les cauchemars se manifestèrent de nouveau. Toutefois, mes demandes furent satisfaites, car je trouvais deux billets de vingt euros à quelques heures d'intervalle. Le lendemain, je rendais l'objet à Quentin, certain que moi seul savais le faire fonctionner.

Le week-end suivant, alors que nous profitions d'une balade en forêt avec mes parents, Clara sembla s'être mis en tête de me contrarier. Elle me poussait, se moquait de moi, m'inventait des surnoms plus humiliants les uns que les autres. Elle fit tomber ma mère et la persuada que j'étais le coupable de sa bêtise. De retour à la maison, elle s'évertua à continuer son manège. Bien que nous n'ayons jamais eu une grande complicité, je l'aimais, c'était ma sœur. Mais le samedi soir, lorsque je revins dans ma chambre après le dîner, je la trouvais, debout face à mon lit, une paire de ciseaux dans les mains. Elle avait mis en pièce tout ce qu'elle avait déniché : mes vêtements étaient en lambeaux, mes draps, mes posters, tout était morcelé, éparpillé. Mon regard, figé d'effroi, cherchait ce qu'elle avait pu abîmer d'autre, puis je découvris mes photos. Elle avait supprimé tous les visages sur les portraits que j'avais : mes copains décapités, nos animaux de compagnie étêtés, notre famille déchiquetée. La rage me prit quand je vis, au milieu de tout ce fourbi, le visage découpé de mon grand-père. Il avait été mon meilleur ami et mon confident pendant des années. Tout le monde connaissait le lien, incroyablement fort, entre nous et le choc que sa perte, un an plus tôt, m'avait provoqué. Ma sœur, comme les autres, savait que je vouais une véritable adoration à tout ce qui pouvait me le rappeler. Cette photo détruite, c'était la goutte d'eau. Je n'émis pas le moindre son, ce qui l'interpella. Elle me regarda droit dans les yeux et, pour la première fois, sortit de ma chambre sans rien dire.

Lorsque je pus récupérer mon chapelet, je m'isolais dans les toilettes de l'école. Je psalmodiais toute la récréation durant, ainsi que le soir.

Le lendemain matin rien ne se passa. Je pensais avoir raté mes incantations et, quelque peu déçu, je décidais de recommencer plus tard. Mais en rentrant, je trouvais maman assise sur le canapé, en pleurs. Je la rejoignais et elle m'expliqua que ma sœur avait été renversée par un bus, qu'elle était à l'hôpital avec plusieurs blessures sérieuses. Reprenant ses esprits, elle me rassura, Clara reviendrait bientôt et tout irait bien. J'allais répondre quand, soudain, je fondis en larmes. Je tombais à genoux et suppliais ma mère de me pardonner.

- Je suis désolé maman ! C'est ma faute ! Je suis désolé !, implorais-je.

- Comment ça, que veux-tu dire ?

- Elle a découpé la photo de papy, je souhaitais qu'elle souffre, mais je n'ai jamais voulu qu'elle soit blessée ! Je suis désolé !

- Je ne comprends pas, me dit-elle doucement, comment pourrais-tu être responsable de son accident ?

- J'ai prié les sorcières pour lui faire du mal, avouais-je à voix basse.

- Tu as quoi ?, me demanda-t-elle, incrédule.

- J'ai fait des formules magiques de sorcières avec un truc qu'on a... pris chez Madame Peacock, pour que Clara souffre.

Ma mère resta interdite quelques instants, puis me somma de lui montrer l'objet en question. Je la guidais jusqu'à ma chambre et j'allais chercher le chapelet.

La réaction de ma mère fut immédiate et me laissa complètement abasourdi lorsqu'elle éclata de rire.

Entre deux hoquets, elle me demanda si c'était avec ça que j'avais invoqué les sorcières. Lorsque j'acquiesçais, elle repartit dans un tel fou rire qu'elle dut se retenir à mon lit. Je ne comprenais plus rien. Je lui avouais que j'avais fait du mal à ma sœur, que j'avais causé son accident, et ma mère riait. Enfin, elle s'arrêta, me fit asseoir à ses côtés et m'expliqua son hilarité.

- Mon chéri, ça ne sert pas à invoquer les sorcières. C'est moi qui l'aie offert à Madame Peacock il y a quelques années. Regarde. 10 – 21 – 2021, ce sont des chiffres qui te rappellent quelque chose ?, je secouais la tête.

Tout en parlant, elle déplaça les billes sur les demi-cercles métalliques puis reprit :

- C'est la date : le premier anneau correspond au mois d'octobre, le deuxième indique les dizaines pour le jour et le troisième les unités. Les suivants équivalent à l'année.

- C'est un calendrier ?, m'étonnais-je.

- Oui c'est ça. Un calendrier himalayen. Je l'ai trouvé dans une brocante, j'ai pensé qu'il lui plairait.

Un peu déçu, je rangeais le chapelet de la sorcière et suivis ma mère à l'hôpital. J'étais tout de même soulagé de n'être pour rien dans l'accident de Clara.



- John ! John ! Tu l'as ?, criais-je pour couvrir les voix des nombreux convives.

- Oui c'est bon !, hurla-t-il en brandissant l'objet au-dessus de sa tête.

Je poussais un soupir de soulagement et fis signe au curé que nous pouvions commencer. La musique résonna et Marion entra, éblouissante dans sa robe immaculée. Le prêtre entama la cérémonie nuptiale. Lorsque vint le moment de prononcer mes vœux, je jetais un œil à mon vieux copain. Il comprit aussitôt le message. Vingt ans s'étaient écoulés depuis notre incursion dans la maison de Madame Peacock et pourtant nous étions toujours aussi liés. John avança et me tendit le chapelet magique.

Bien que je sache que ce n'était qu'un calendrier, il était la seule explication que je trouvais pertinente à la présence de Marion à mes côtés pour notre mariage. D'ailleurs, j'ai continué à utiliser son pouvoir de cet objet, même après avoir appris sa fonction réelle. Dès qu'une difficulté se présentait, je récitais quelques formules et mes vœux semblaient exaucés. Peut-être n'était-ce que la puissance de mon propre esprit, toutefois, je n'ai jamais pu me résoudre à m'en séparer.

Debout devant ma presque épouse, je récitais une dernière incantation, a voix haute celle-ci :  
- Marion, ma chérie, vingt ans que nous sommes ensemble et ce n'est qu'aujourd'hui que j'ose te passer la bague au doigt. Je souhaite en ce jour, par le pouvoir du chapelet de la sorcière, que nous soyons heureux pour toujours et que nos enfants soient toujours droits, heureux et en bonne santé.

J'avais bien sûr pris soin de prévenir le curé de ma petite excentricité et, bien qu'un peu perplexe, il avait consenti à me laisser faire, après lui avoir expliqué le fonctionnement du calendrier.



Ce matin, le chapelet m'a échappé des mains. Ce n'était pas sa première chute, mais cette fois, tous les anneaux se sont décrochés et les billes se sont éparpillées sur le sol de la cuisine. Je suis sûr que c'est un mauvais présage. Je ne sais pas encore ce qui va se passer, mais c'est très mauvais signe. Je me suis empressé de réunir tous les morceaux et je les ai mis dans une petite malle en bois.

Je viens d'entendre un bruit bizarre, comme un grognement. Un animal, peut-être. Je commence à avoir peur.

Je devrais peut-être tenter de le réparer ? Oui, je vais essayer. Encore un grognement. Je ne sais pas ce que c'est, ça semble plus près de la maison, cette fois. Si je recolle les anneaux, est-ce que ça suffira à briser le maléfice et à éloigner ce qui approche ?

Où ai-je mis ce tube de glue ? Nouveau grognement, tout près. J'ai retrouvé la colle dans le tiroir de la cuisine. Vite, je dois reconstruire le chapelet.

Ça se rapproche. Je ne sais pas ce que c'est mais c'est gros. La porte d'entrée s'est ouverte avec fracas. Je l'entends respirer d'ici. Je n'aurais pas le temps.

Julia, Lucas, je vous aime mes enfants. Marion, ma chérie, tu es la femme de ma vie. Je n'ai qu'une dernière volonté. Quoi qu'il arrive, mettez le chapelet dans mon cercueil. Il est dans la malle sur la table